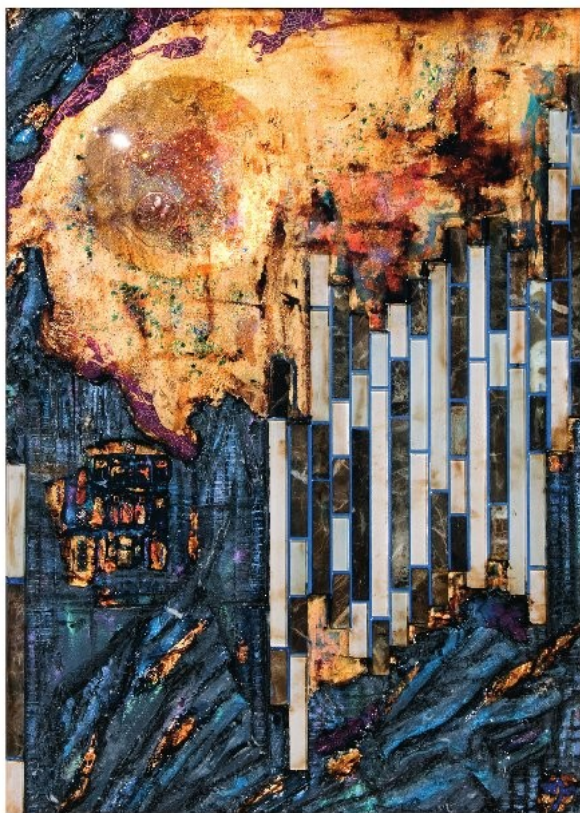


TENEURS DU VIDE

(2010-2011)



Emmanuel Saracco

Teneurs du vide

DU MÊME AUTEUR

L'ABYSSAL ENVERS

ILV-Edition, 2010

INCENDIE DANS LA NUIT

ILV-Edition, 2009

LE BRUIT DES CHOSES

ILV-Edition, 2008

Site internet : www.esaracco.fr

Emmanuel Saracco

Teneurs du vide

(2010-2011)

À Vanessa et Astrid

Tu n'as rien appris, sinon que la solitude n'apprend rien, que l'indifférence n'apprend rien : c'était un leurre, une illusion fascinante et piégée. Tu étais seul et voilà tout et tu voulais te protéger ; qu'entre le monde et toi les ponts soient à jamais coupés. Mais tu es si peu de chose et le monde est un si grand mot [...].

L'indifférence est inutile.

Georges Perec,
Un homme qui dort

Topographie du moi

Personne ne me suis

*Comment décrire ce qui se trame sous les jupons
nauséabonds de l'inconvenante morale ?*

*Qui saura lire un jour la vérité cinglante de nos
sourires nomades ?*

Ne me dites plus ce que j'écris
Ne me dites plus qu'on me lit pour le plaisir
Ne dites plus qu'on me lit

Rien ne m'élit
Rien ne me lie
Je ne suis à personne

Personne ne me suis
Rien n'éructe mon nom
J'invente des sursauts absurdes, délirants et médiocres

Je suis un cri médiocre
Le cri de la déchirante matière
Le cri du monde
Le cri des choses qui se foutent de s'émouvoir sur des
livres

J'écris comme on tue parce que je ne sais pas écrire
Je tue comme j'écris parce que je ne sais pas vivre
Je broie sur la roche l'essence de ces riens
Ces rires impalpables qui forgent mes rêves
Ces drôles de précipices où je m'engouffre à mesure
À mesure que j'avance dans cette merde obscure où
s'écorche la vie

Ne me dis pas que tu me lis pour le plaisir
Je n'écris pas pour tes désirs
Je n'écris pas comme on caresse
Je vomis des paroles insalubres au détour de rues mortes

Je rencontre des femmes à l'allure déglinguée
J'entrevois des lumières, des comètes, des lueurs
De larges blessures vidées qu'anime la terreur
Des anges déchus penchés sur d'immenses abysses
Des couteaux rougeoyants sous des filles émaciées

J'écris comme on régurgite

Dans un puits foudroyant mes mots las de tomber
Dévalent à tout hasard vers de lointaines contrées
Ils réclament aux enfers les chemins à venir

Ces chemins dont on parle et qui m'électrocutent
L'éclair rouge d'une seringue pleine d'affreux souvenirs
L'envie de mordre la chair – vivante, abrupte
Comme on mord pour survivre – comme savent faire
les chiens

*Les vampires que j'observe ont des charmes
impossibles*

*Comment décrire ce qui se trame sous les jupons
nauséabonds de l'inconvenante morale ?
– Qui saura dire un jour la vérité de nos espoirs
perdus ?*

29 mars 2010.

Ton ombre, à présent

Aux nouvelles afflictions soufflent les vents glacés
Et courant sur les voies l'on s'arrête au hasard
À ces drôles de mirages qu'on ne peut effacer

Regarde, regarde
Les émotions en fleurs
Regarde, regarde
Comme en cœur tout s'ébat

Tout s'abat sur nos peurs
En un pleur tout en bas
Des fossés, des falaises
Comme un cri bâillonné

Ces anciens rires qui roulent
Aux silences étourdis
Ce cratère qui s'éveille
Et qui se démolit

Regarde, regarde
Comme tout vibre alentour
Regarde, regarde
Ces enfants en déroute
Et l'errance des années

Ces amants étendus
Sur les linges de l'ennui
Comme le fruit de leurs doutes
– Entaillés au soleil par la hache des temps

Ces amours pluvieuses comme une salive noire
Ces visages aux fenêtres déroulant leur histoire

Regarde, regarde
Lève les yeux vers le gouffre
Prends l'infini de l'aube
Que tes mains s'en protègent
Que tes mains s'en dégouttent

Ces enfants silencieux aux terreurs barbelées
Qui s'agrippent à leurs chaînes pour mieux
s'abandonner

Comme des peintures molles fondues au coin des bars
Tes larmes s'évaporent sans même s'en inquiéter

Regarde, regarde
Les restes muets d'où les corps se rappellent

Regarde, regarde...

– *C'est ton ombre à présent qui dévore les déserts*

2 décembre 2010.

L'ombre

Mes souvenirs voilés glissent lentement sur une peau à vif. Leurs dents élimées rongent des chairs défaites. Plus ils s'avancent, plus je m'enfoncé. Plus mes rêves s'en nourrissent, plus mon corps se dessèche.

Lorsque je traîne mes guêtres dans ces villes où le temps récupère, je suis une tâche en souffrance. Les têtes se penchent sur ma démence, les rires se figent, la vie s'arrête. Je suis le monstre qu'on laisse passer.

On me remarque aux éclats délétères. Plus rien ne trace ma route. Je suis les voix qui s'effondrent. J'écoute la crête, j'attends des signes, tendu vers l'invisible – j'entends chanter.

Je suis une tumeur, la gangrène, une envie à l'envers, un jouet cassé. La chose inutile, l'erreur qu'on délaisse, l'amour bafoué, l'absolu – qu'on piétine. Mes rires se nouent sous les coups d'infortune.

Tu meurs, tu meurs, chantent les anges, voici le chant des trépassés. Tu meurs, tu meurs, chantent les anges, et qui pourra te regretter ?

Je porte le deuil de mon passé, et mon futur est en souffrance. À piétiner ses souvenirs on évolue sur un charnier.

12 décembre 2010.

Cette raclure

Cette rature sculptée là en-dedans, dérapage halluciné de mes yeux à la renverse. Elle me ronge avec l'avidité naïve et gourmande d'un enfant mal torché qui vient à peine de terminer son pleur. Elle brille salement tout au fond, mâtinée de cette douleur qu'amène la brise du couchant. Rouillée par des larmes improbables. bercée par un vent doux et chaud.

Cette rature qui depuis s'occupe de ma tête, mon crâne, la molle matière blanchâtre de mon cerveau. Ce poulpe ventriloque, grand voyageur des profondeurs, avide de toucher et de connaître, terré dans sa splendeur, qui des yeux globuleux tire rayons en fête.

Je suis la raclure puante qui s'enterre à mesure qu'elle s'enfuit. Autour de mon torse s'enroulent des monstres à genoux, soumis et fidèles aux caprices désuets du sommeil. Dans un coin de chacun de mes os dort une princesse amoureuse. Ces princesses centaines qui s'éprennent à nos jeux.

Je suis la pute guindée qu'on trouve la nuit sous les comptoirs, le rouge aux lèvres brûlantes, la jupe déchirée. Mon rimmel s'épanche comme un torrent sanguinaire pour venir s'écrouler dans des cœurs ébahis. Rature dégénérée d'une caresse, points éclatés sur le pont des oublis. Je suis l'ombre glissante des radeaux exilés.

Je suis l'enfant aussi, l'amant discret de l'enfer. Celui qu'on risque aux tremplins impossibles, rampant parfois à l'autre bout du monde, revenu épuisé porté par les

mystères. L'enfant qui rêva, l'homme qui rêvait, la torpeur moite d'une forêt millénaire. Mes mains souffrent de ne plus atteindre aux entrailles de la terre.

Cette raclure grotesque et pourtant essentielle, qui se déplace à petits pas, chaque nuit un peu plus. Chaque jour au-dehors, en-dehors de ce mollusque flasque, de ce têtard vagissant qu'on appelle la tête. Elle me pénètre et enfle comme un cancer avide de m'entreprendre, vilaine bête un peu sottre, mais toujours plus puissante.

Cette raclure qui me connaît au plus sombre, que je surprends au plus loin, sur les rais orangés de ces lignes en fuite. Cette raclure au plus serré c'est mon ange d'infortune. Ce rien c'est mon chemin, une étoile disparue qui se joue de l'ennui. Ce point d'orgue éphémère, ce Tout là, c'est ma vie – cette enflure importune.

7 décembre 2010.

L'étrange nécessité

Je fonds du plomb sur ma vie pour m'écouler discrètement par un trou de détresse ; pour échapper au plein, au satisfait, au gentil, au joli, au convenu, aux envies prévisibles et aux sourires niais.

Je m'injecte le poison du refus, du Non, de l'absolu désir de ne plus être moi-même, par dessein, jouant du soucis de m'prendre chaque jour des remous nauséeux.

Je travaille le rien comme une coulée désuette, comme s'il pouvait m'entraîner vers la fin. Cet avenir brûlé que j'emplis jour après jour de vide. Ce vide écrasant qui me projette et me dissout comme un caméléon contre-nature imitant sa propre chair – morte. Qui peut survivre à la morsure du temps ?

Cette disparition, ces souvenirs, la brune terreur, il faut bien encore et toujours le dire et l'écrire ; ce monstre hideux c'est « moi », lui et encore ça, rien que moi – rien.

Apparu, comparu, disparu, souri, pleuré, crié, murmuré, pensé, écrit et même ri. Ce lointain, cet absent, ce passé. Ce qu'on m'intime d'être. Ce que je ne reconnais pas.

Si je me détruis, c'est par pure contingence ; si je me délite, c'est par pure négligence – l'étrange nécessité.

Je n'ai jamais été ce qui demande à être.

9 janvier 2011.

Au père que je n'ai pas été

Au père que je n'ai pas été on murmure à l'oreille des souvenirs froissés à l'appel de ces nuits éclairées aux soleils en silence repliés et d'un souffle mortel aux arides beautés se dédient l'autre étrange et le mystère du jour.

Au père que je n'ai pas été s'est fermé l'avenir où s'ébrouent des sourires aux vents qu'on a volés rien n'atteint ce qui crève à l'absence comme un chien que l'on saigne et la moiteur des peaux qu'un désir assassine.

Au père que je n'ai pas été s'enroulent des mots au large comme lassent la mer les vents qui la réveillent aux profonds abysses à la couleur des larmes les faunes de nos printemps s'amuse à nous blesser.

Au père que je n'ai pas été plongent des yeux sans visage où se cherchent les mains dans cette éternité blême sous d'anciennes étoiles ivres qui d'un doigt décharné de leur ongle fêlé de mémoire nous dessinent.

Au père que je n'ai pas été s'offrent des corps aux parois qu'on déchire comme les coquilles vides de ces cœurs éventrés et les ombres au matin fatiguées de ces nuits où le temps s'envenime.

Au père que je n'ai pas été se confient des désirs qui reposent à l'envers sur les traces de l'abîme où s'étreignent lumières et se jouent souvenirs – sur les voies du passé.

26 juin 2010.

Mes jours et mes nuits

```

#
# Existence
#

tant_que (<VIE>)
{
  JOURS: tant_que ($jour = <REEL>)
  {
    IMPORTANT: si ($jour sans /femme|art|nature/)
    alors {
      @nouveau_jour = &oublier($jour);
      si (est_vider (@nouveau_jour))
      alors aller_a NUITS;
      sinon {
        $jour = recuperer (/details/,
                          @nouveau_jour);
        aller_a IMPORTANT;
      }
    }

    ($desir, $imaginaire, $energie) = ($1, $2, $3);

    si ($desir + $imaginaire > $seuil_animal)
      alors &creer($desir, $imaginaire);
    sinon &contempler();

    si ($energie > $seuil_acceptable)
      alors &bouger($energie);
  }

  NUITS: tant_que ($reve = <REVE>)
  {
    si ($toi)
    alors {
      @nous = ($toi, $moi);
      &aimer($reve, @nous);
    }

    si ($reve avec /cauchemar/)
    alors {
      si ($toi)
      alors poser ($ma_tete, $tes_bras);
    }
  }
}

```

```
        aller_a NUITS;
    }

    si ($reve avec /rire/)
        alors aller_a JOURS;
}

#
# Actions
#

action oublier($jour)
{
    @problemes = dissequer (/details/, $jour);
    @nouveau_jour = ();

    tant_que ($probleme = @problemes)
    {
        si (a_solution ($probleme))
            alors ajouter ($probleme, @nouveau_jour);
    }

    retourner @nouveau_jour;
}

action creer($desir, $imaginaire)
{
    faire {Arts::executer(\$desir, \$imaginaire)}
    tant_que ($desir et $imaginaire);
}

action contempler()
{
    tant_que (Detente::reve_eveille())
        faire rien;
}

action bouger($energie)
{
    faire {Sports::executer(\$energie)}
    tant_que ($energie);
}
```

```
action aimer($envie, @stimulation)
{
  faire {$plaisir = conjuguer (@stimulation, $envie)}
  tant_que ($plaisir);
}
```

22 décembre 2010.

J'ai jeté tous mes livres

J'ai jeté tous mes livres

Les p'tits gros
Les bossus
Les grands maigres
Les costauds
Les estropiés
Les écorchés
Les déchiquetés
Ceux qui sentent le grenier
L'herbe
Les champs
Les jaunis
Les cornés
Les avachis
Les fatigués
Les droits sur pattes ou les paumés
Ceux qui ne se tiennent plus
Les blessés

J'ai jeté tous mes livres

Comme on part à la guerre
Comme on laisse un pays
Comme on quitte ceux qu'on aime
En fermant les yeux
Fort
Pour ne pas voir l'immense vide
Ces plaies béantes
Poussiéreuses

Vacantes
Des souvenirs en pagaille
Les notes griffonnées
Nerveuses
Amoureuses
Rapides
Les pages pleines de larmes aussi
Et de désirs

J'ai jeté tous mes livres

Les envies, les plaisirs
Des soleils par millier
Des comètes, des pensées
Ce qui fait réfléchir
Les questions, les réponses
L'eau du bain
Le bébé
Tous ces mots inutiles
Ces phrases qui grincent
Le benoît alphabet
Son ronron
Ses voyelles et consonnes
Quelques lettres
Côte à côte
Engoncées dans ces pages
Recouvertes
Lasses
Dociles
Comme un secret
Vide
De polichinelle

J'ai jeté tous mes livres

Comme on tue son passé
Ses amours, ses amis
Comme on oublie de vivre

J'ai jeté tous mes livres

– Et je l'ai regretté

2 octobre 2010.

Rien n'est plus

Rien n'est plus aux silences que ces mots interdits
Ceux qu'on déplace encore
Toujours glissants, toujours ailleurs

Rien ne tisse plus la toile sous les signes transis
Que l'étrange certitude de ne pas savoir dire :

- L'adjectif débordant
- La syntaxe équivoque

Je ne sais plus ce que je cherche
– *Ce qui fait sens a disparu*

14 octobre 2010.

Ce que je suis

*Je ne suis pas un loup
Je ne suis pas un requin
Je ne suis pas un chacal
Je ne suis pas un chien
Je ne suis pas un ours
Je ne suis pas un porc
Je ne suis pas une moule
Je ne suis pas un pigeon
Je ne suis pas un renard
Je ne suis pas l'albatros*

*Je ne suis pas une île
Je ne suis pas un roc
Je ne suis pas une feuille
Je ne suis pas un roseau
Je ne suis pas le vent*

*Je ne suis ni l'âne
Ni le chameau
Ni le lion
Ni l'enfant
Encore moins l'homme*

J'ai arrêté de suivre et j'ai arrêté d'être
Je ne me reviens plus et je ne dis plus rien

J'ai arrêté de suivre et de paraître humain
J'ai délaissé mes rêves la nature et la bête

J'ai arrêté de suivre et je ne suis plus rien
Rien ne vaut plus la peine – je ne suis plus humain

15 janvier 2011.

Topographie du moi

Il existe un lieu d'où je viens, un lieu d'où je vois, un lieu d'où j'entends, un lieu d'où je pleure, un lieu d'où je ris, un lieu d'où je pense. Chaque lieu est un refuge *en soi*. Chacun d'eux a ses rêves, ses odeurs, ses couleurs, ses émois. Chaque lieu est une trêve sur un chemin de croix.

Sur une carte j'ai tracé la frontière floue qui les sépare. J'ai tracé puis gommé leur fragile souvenir. Le temps a laissé sur les feuilles des fantômes émaciés. Leurs voiles langoureux décrivent des cercles restreints – ces balais de regards.

Il existe des lieux d'où je viens sans le dire. Des lieux qui ne connaissent que des formes invisibles, des plans sans abscisse, des terres sans endroit, des années sans hiver, des ciels empourprés sous de vastes tonnerres. Il existe des lieux d'où je tombe, sans doute – ce sont les lieux d'âpres gouffres.

Il existe un lieu d'où je pars et vers lequel je reviens. Un lieu qui sans cesse me repousse et m'attire. Une accolade ouverte d'où s'en viennent les désirs, les envies, les envols, les besoins – comme une mer offerte aux séductions du vide.

Il existe un lieu d'où m'appellent les sourires. Un lieu d'où sont offertes les joyeuses rixes d'antan, les rencontres incertaines et l'absolu désir – le lieu des joutes étranges et des absurdes fêtes. Ce lieu-dit que tu m'offres et qui me tient vivant, ce rien fait d'un peu tout où il m'arrive d'être.

Il existe un lieu d'où je viens, un lieu d'où je vois, un lieu d'où j'entends, un lieu d'où je pleure, un lieu d'où je ris, un lieu d'où je pense. Un souffle puissant et fragile qui me maintient en vie et me pousse à renaître. Ce lieu d'où l'on s'enfuit et que je crois connaître ; ces regards un peu fous qui m'appellent et m'alertent – Cette puissante symphonie aux contours infinis.

20 mars 2010.

Les évasions du vent

Sait-on ?

Je cherche des mots qui n'existent plus
Des phrases à peine construites qui s'éteignent

Des soleils noirs au loin m'appellent
Des soleils au loin qui se perdent
Des lettres qui mélangent leurs couleurs insipides

Sait-on
Ce qu'on appelle le cœur, ce qu'on appelle la tête
Ce qu'on appelle penser, ce qu'on appelle connaître ?

Sait-on
Les larmes qui montent, le vent qui souffle
Ce qu'on dit par tendresse, les passions, la colère
Les joies et la tristesse ?

Sait-on
L'indicible terreur d'être né ?

Sait-on pourquoi ça saigne ?

13 juillet 2010.

L'existence à plein temps

Quand le jour tombe et que les yeux se ferment, ça continue encore. De permutations nocturnes en piroquettes électriques, ça crépite on ne sait où, toujours à plein régime, à la surface, au fond, sur les parois, au milieu, dans des recoins mal définis, sur des pensées inaccessibles.

Ça crépite en toute liberté. Rigolards, pleurnichards, à gorge déployée ou noyés dans leurs larmes, des monstres protéiformes s'évanouissent sur l'horizon pour réapparaître dans le souffle tiède du vent. Rien ne s'arrête jamais ni ne se calme.

Ça pétille, clignote, alterne, s'éclipse, revient, se transforme. À une vitesse phénoménale dans l'espace incertain d'un temps indéfini, tout s'arrête sans cesser de repartir. Ce qui sera hier était demain devient maintenant ce qu'il aurait pu être avant même de surgir.

Dans la pâte moelleuse de l'univers, tout existe à plein temps.

16 juillet 2010.

Un sourire sur le temps

De l'attente sourdent les signes qui battent le verre
d'un miroir sans tain. On y déchiffre à mesure que
l'ombre s'y promène les visions maladroites que forge
le quotidien :

...

Une goutte lâchée sur la peau d'un étang
Le souffle léger du ciel et sa route cotonneuse
Des pas pressés sur un manteau de neige
Le baiser du milieu au profond de tes nuits
Le brouhaha rouillé de l'enfance à rebours
Ces tonnes de matière entreposée en équilibre
Le regard lancé où la lumière se replie
Les trous noirs enfin soulagés de tout ce qu'ils
retiennent

Une respiration douce dans des recoins troublés
La musique des corps au concert de nos bouches
Les visages entrouverts pour se moquer du temps
L'espace que l'on ramasse tout au creux d'une main
Le goût salé des langues qui se cherchent au matin
Lèvres humides perdues sous une pluie battante
Et nos cheveux hirsutes aux confins de l'errance

...

J'observe les contours flous de l'absence comme un
enfant curieux colle son nez au soleil – un sourire sur le
temps.

9 juillet 2010.

La grande bataille

Sur les barrières du levant des ombres sèches rongent leur mors. Un concert électrique de petits yeux jaunes fait cligner la paupière des montagnes. L'on sent très distinctement les cœurs s'épancher à la cime des arbres. Sous le tam-tam étourdissant de la pluie battant de gigantesques feuilles, des troupeaux émus se vautrent dans la boue. Nous sommes posés là, par-dessus l'éclair, et la vie même ne semble plus être qu'un artifice.

Des hurlements de toute beauté dévalent les falaises à la vitesse invisible de ce qui n'existe pas. Pétrifiés de plaisir nous attendons que s'abattent les nuages. Quelques insectes caressent encore les derniers points accessibles de nos chairs.

Le rugissement s'approche. Il transpire par les crânes comme une tumeur affamée. Les yeux qu'on écarquille pour mieux se concentrer ne servent plus à rien. L'horizon submerge la vallée de sa géniale laideur. Tout ce qui n'est pas invisible nous est étranger.

Nous sommes au coude à coude à patauger dans les os, la boue, la merde et d'antiques restes. Les ongles dilués dans l'odeur fossile de roses pétrifiées, nous léchons nos doigts comme de gentils bébés. J'en sais un qui sourit, les bras enlacés sous la roche. Un autre sous mon pied pousse un soupir triste en subissant ma botte.

Tant de fois brisés par un soleil têtu, nous distinguons à peine ce que le vent emporte. Sous nos veines tressées mêlées aux herbes sauvages grouille la faune

puante qui nous a putréfié. Lorsque la douleur s'éloigne vers son immense chaos, tous les désirs s'animent pour rejouer nos printemps. Et ce flot continu, terrible et délétère, emplit nos cimetières de tous les prétendants.

30 juin 2010.

Le charlatan gourmand

J'apporte des éclairs pour les petites santés
Mal au dos, mal aux dents ?
Un bouton mal placé ?
Du poison dans les veines ?
Un crabe dans le panier ?
Mes potions implacables sauront vous libérer

Aucun autre remède ne peut vous soulager
Un amant infidèle ?
Une maîtresse volage ?
Une montée d'herpès ?
De mauvais souvenirs ?
Mes dons inimitables sauront bien vous guérir

Je devine vos souffrances, je connais vos effrois
L'État qui vous harcèle ?
Trop de traites à payer ?
Une éternelle entorse ?
Un gamin chez les fous ?
Ma solution miracle aura raison de tout

Je propose mes services aux malheureux mortels
Un cœur à l'agonie ?
Plus d'emploi, aucune aide ?
Un patron mal léché ?
L'amour vous tient en joug ?
Ma solution miracle aura raison de vous

Ma colère soignera
Mon tonnerre y pourvoit
Les petits corps blessés offrent un met de choix
Tous ceux qu'un beau matin le vent emportera
Finiront sans manières dans mon gros estomac
Tous ceux qu'un beau matin mon ventre engloutira
Finiront bienheureux sans douleurs et sans peines !

31 mars 2010.

Nouveau départ

La nuit est tombée.

Dans le silence grouillant de la ville je dessine sur les murs les contours d'un crépuscule. La rue qui projette son film remodèle l'espace, tout en ombres. Ici, les spectres du passé qui s'étirent ; là, les traces plus claires des meubles emportés.

Mémoire sourde surgi de nulle part, une vie s'achève.

Je suis assis à même le sol, devant la fenêtre grande ouverte. Le vent qui s'y engouffre par rafales me fouette le visage de ses embruns poussiéreux. Dehors, une pluie torrentielle s'abat sur la ville. L'odeur vivace de précieux souvenirs me remonte à la gueule.

Il est minuit. J'attends l'éclair.

Demain, tout sera à recommencer.

27 mars 2010.

Ce qui croît

Ce qui violemment croît dans mes veines, c'est un torrent rouge sous des tonnerres en rut. Les fleuves et les rivières, ruisseaux, larges artères, éjaculations blanches d'où s'en viennent les éclairs.

Dans mes veines coule un sang nouveau – le sang noir de la terre. Cette terre d'où je viens, d'où je m'ex-trais vivant, comme un arbre centenaire. Cette terre d'où je pousse vers des signes dévorants, où me guident des sourires habillés d'ombres douces.

Ces embruns dans le vent, ces rafales déglinguées d'où j'extirpe des corps. Ces tremblements sismiques, failles béantes aux éclats, bégaiements sourds, longs frémissements. Par-delà les frontières, l'horizon qui s'écrase...

Ce qui violemment se déplie dans mes veines, c'est l'envie brute comme une danse ancestrale. Cette envie que je sculpte malgré tout, comme on taille un silex. Cette envie qui éructe, crache, gronde, et s'avance en silence sur des chemins de lave.

Ce qui croît tout au fond, c'est un nid en déroute. La ritournelle défaite de sulfureuses maîtresses, des spectres langoureux aux faux airs de princesses – ces mirages ambulants. La secousse insistante de mondes à l'agonie.

Ce qui croît tout au fond, qui jaillira un jour comme une dernière bûche, carbonisant les airs, illuminant l'aurore ; ce qui croît tout au fond s'inventera un nom, et au

dernier moment sans faire le moindre effort, on pourra reconnaître sa gueule noire entrouverte.

25 mars 2010.

La pensée vagabonde

*« À la colère des mots sous les tranches de nos vies
À ces vibrants assauts lancés vers les étoiles
Nous crierons au matin des vers ensanglantés
Pour qu'enfin libérée la pensée se dévoile »*

De riants souvenirs à l'allure un peu cloche
N'en finissent plus d'entrer sans pouvoir en sortir

Il y a dans la toile des pensées qui s'ébrouent
Celles qu'on peint captivées aux regards téméraires
Celles qu'écrivent dans la chair les silences écorchés
Les mots tristes et bohèmes de l'abyssal envers

Il y a devant l'ombre un cerveau disjoncté
Ce petit monde absurde aux remords éphémères
Qui clopin qui clopant sans promesse d'avenir
En sautant sur la branche en vient à la casser

Sans pouvoir dire encore où s'en vont les sourires
On caresse accroupi les étranges filles de l'air

En croisant les regards au détour des envies
On perçoit la couleur de ces corps éclatés
La palette odorante de leurs chants infinis
Quand s'enfuit au levant la beauté des aurores

Des idées plein les mains aux parfums affolés
La pensée qui jaillit recompose d'autres rêves
Cette glaise rare et douce qu'on malaxe à l'envi
Ce tremblement soudain, ce grand foutoir vivant

Dans les antiques reflets de joyeuses floraisons
Où se gonflent les voiles tout un monde est blotti...

*Par la colère des mots – en d'étranges insomnies
Nous tuerons au matin des vers jusque-là dits*

– Pour qu'enfin sacrifiée la pensée vagabonde

12 mars 2010.

Que le silence

Dans la branchie supérieure du temps, des souvenirs filent au panache des étoiles. Rien n'est plus au vent qu'un bruissement de phonèmes que des gardes sans mobile jettent à l'approche du printemps. Lui qui pleurerait entre les doigts des ombres pour éviter au pire de s'en aller content...

A-t-on oublié ces rires, autrefois accrochés aux lueurs de l'espoir ? Cet espoir mou qu'on trouve encore à la surface de quelque passante hagarde, les yeux mielleux et humides comme des lèvres trop usées par de vastes sourires.

Les gens marchent pour éviter de courir à l'envers, parce que la marche, c'est encore quelque chose de noble et de vivant. Des fuyards – nos fuyards –, des enfants d'air et de feu qui vrombissent sous leurs ailes naissantes.

Les tapis d'aurores qui passent au loin rappellent l'heure de la mort à tous les pleurnichards qui regrettent l'âme derrière la vitre mouillée – l'âme et ses dents pourries par le cimetière des années.

Ces années qu'on entasse. Ces années troubles, hélas ! Vitreuses, mal fichues, bancales. Ces années qui pénètrent au plus profond du crâne. Ces années vides de sens. Ces années évidentes. Ces années éventrées dont on ne sait que faire.

Que le silence... Que ce silence vibrant, cet incendie muet, cet abysse dévasté où se rejouent les drames – vérité sans parole, tragédie sans sujet. Que le silence... et ses mondes avortés.

12 octobre 2010.

Rémanence

Sous l'or blanc de la lune
Se ramassent des ombres
Au passage des années
Les parfums qui s'ébrouent

Aux rumeurs d'autres cieux
Qu'on reçoit des étoiles
Les sourires qui remontent
Sont gorgés de baisers

Par-delà l'horizon
Se dénouent les regards
On s'éprend au hasard
De mignonnes esseulées

L'air hagard, enivrés
Des bateaux de fortune
Aux couleurs rouge et noire
Cœur en proue prennent le large

Dans leur traîne étirée
On perçoit des sirènes
Cheveux en eau, lèvres offertes
Sous les flots immergées

Sous les feux du soleil
Se ramassent à la pelle
Nos amours délaissées
Et pourtant éternelles

Sous l'effet du soleil
Des rumeurs affolées
Dispersées et cruelles
S'en reviennent du passé

29 septembre 2010.

Dernier recours

Éclats et fumées risquent un ultime assaut. L'écriture rôde pour achever sa proie. Des coups de poing rageurs crépitent sur la montagne qui le regarde pleurer. Il pleure et ses larmes fondent vers le ciel. Ce qu'il avait pris pour l'aube claire n'était qu'un crépuscule voilé. Les odeurs qui remontent de terre n'évoquent plus qu'une lointaine déchirure. Cette blessure qu'il fouille comme une hyène ; les doigts, la langue, les dents, le nez, tout y plonge à la recherche d'un os à ronger, chaque jour. Chaque nuit est une souffrance où se désagrège une chair morte.

Cette ombre de lui-même jetée sur une viande sèche, ce chien fourbu courbé devant la roche, ce fou hirsute, le visage ceint d'éclairs, les cheveux emmêlés, étourdi par le vent, ce chasseur de lumière, cogneur des profondeurs, escrimeur, combattant, téméraire, ce nombril du monde rejeté sur la grève, que vient-il à présent demander à la lune ? Que veut-il dérober à la mort qui s'approche ?

Son cœur se gonfle, son souffle reprend. Les yeux s'animent, le visage se perd. – Tout ce chemin parcouru pour une dernière prière aux sirènes du temps...

18 juillet 2010.

In velo veritas

Partons ! Partons ! Et pédalons gaiement !
La tête est pleine d'étoiles, et le corps plein d'envies
« In Velo Veritas ! », tel sera notre cri...

19 mai 2010.

Les évasions du vent

Les nuits sans lune, quand le velours crispé d'un ciel sans étoiles flotte par-delà les nuages, j'ouvre la porte du vent. S'y engouffrent avec rage les lueurs délaissées à la voix de cristal qui percent le front rocheux du temps. Parfois suivies d'animaux rares elles ronronnent au coin de l'oreille qui sait tout, léchant de leur flamme délicate son pourtour velouté. Le cortège libéré continue sa marche solennelle jusqu'à l'aube. Enfanté par l'inconscience d'un geste on l'entend traverser les crânes vides des ans. Lorsque percutés par ses assauts fébriles les os, boyaux et autres pièces de fortune se rétractent vers le cœur, on peut percevoir les pleurs de la matière.

Il est des nuits sans lune où la matière a peur. On la sent grogner, s'ébrouer, et gémir de douleur. Le grand cyclone salutaire réinvente tout sur son passage. Les pluies bleues tourbillonnantes teintent le sang de la terre. D'un pinceau fougueux à l'inspiration brève, tout est repeint d'un regard. Ce qui se trame à l'intérieur, dans l'œil violacé du cratère, seul l'air qui s'y déchaîne pourrait en témoigner. Il se produit alors aux abords d'une terminaison nerveuse ce qui fait rire le printemps : une main gigantesque rattrape le vent par la crinière et le refoule derrière la porte. Ils se laissent faire, lui et son gémissant cortège.

Cette large blessure que j'avais ouverte se referme violemment. Le cœur repart dans un trot de croisière vers l'ombre des falaises. Un soleil brûlant derrière le visage sec des montagnes tisse l'espace de sourires en-

jôleurs. Au loin, comme au sortir d'un rêve, j'écoute le frémissement du vent. À quand la prochaine escapade ?

5 avril 2010.

Libations

À distance

Ce poème est mon linceul
Mon cercueil la poésie
Et ces vers qui nous relie
Les barreaux devant la porte

29 septembre 2010.

L'inspiration

L'inspiration, comme une marée noire
Un de coup de poing dans la gueule
Mais venant du dedans
Une blessure intérieure
Le tranchant d'un regard

L'inspiration, maquillée de hasard
Une robe déchirée partie à l'abandon
L'âme blessée, démolie
De ses lèvres meurtries
Qui décore le miroir

L'inspiration, qui s'agrippe aux parois
De ses nuits sans rappel, revenue
Aux aurores éblouie
Revenante et ravie
Revenue immortelle

L'inspiration, comme un vieux cimetière
Une offrande inutile qui remonte de terre
Une lucarne ouverte sur l'étrange et la bile
Où le monde va se perdre
Où l'immonde sait se taire

L'inspiration, comme un rire incendiaire
Le ressac des passions
La vie qui roule sa bosse
La brûlure d'un baiser
– Qu'on n'a pas osé faire

29 septembre 2010.

Nos monstrueux enfants

Sur la côte érodée rongée par les poètes
Des cheveux argentés peignent de longs tourments

Des porcs trop bien nourris étripés et puants
Aux portes de l'enfer gisent sous l'aube claire

L'accord subit de chairs défaites
Fumet discret au gré du vent

De lèvres offertes aux signes des temps
L'on voit venir d'autres naufrages

Aux lits des mers tristes et pâles
S'aiment des pieuvres et leurs amants

Pour cet autre langage qui s'empile sous les vers
Coule le sang vénéneux de monstrueux enfants

10 janvier 2010.

Offrandes

Sous les mondes engloutis sont les mots étourdis
– Ceux qu'on dépose à l'aube inondés de lumière

Sous les mots indécis sont les mondes interdits
– Ces libations nocturnes du poète à la terre

4 mai 2010.

Ah ! l'humour

Ah ! l'humour...
Oh oh ! Hi hi ! Ah ah !
Regardez-le sourire, ce visage de poète
Observez les clins d'œil au détour de ses vers
Qu'il est bon de savoir que tu nous fais la fête !
Que tes discours légers nous montent à la tête !

Ah ! l'humour...
Oh oh ! Hi hi ! Ah ah !
L'écrivain est un maître lorsqu'il sait divertir
Le poète est meilleur quand il sait rebondir
Nous voulons nous repaître de bons mots et hilares
Retourner bien au chaud savourer notre vie

Ah ! l'humour...
Popo ! Pipi ! Caca !
Qu'il est bon de détendre les zygos et zizis !
La poésie riante est une eau de jouvence
Buvez-en mes amis, mangez-en à l'envi
Les vers bien croustillants sont bons pour l'appétit

30 mars 2010.

Le réveil du poète

Du matin jusqu'au soir je passais le plus clair de mon temps à l'embellir en arrosant mon jardin de mots jetés au vent. C'était des mots heureux, des mots légers et calmes. – Ces mots riants comme des sylphides emplissaient de plaisir mes journées et mes nuits.

J'étais le jardinier des joies et des espoirs, l'ouvrier consciencieux chérissant l'arrosoir. J'étais l'ami des vers qui aéraient ma terre. Artiste intransigeant, mon travail savait plaire. Au matin j'embrassais mon parterre de violettes, et tout autour de moi se mettait à la fête. J'étais un homme heureux...

Mais depuis hier, tout a pourri. L'herbe a jauni ; les fleurs se fanent ; même mon soleil s'est obscurci. Pourtant je n'inventais rien de mal. De l'aurore au couchant mes mains savaient y faire. Je jouissais de mes mots, ces mots souriants et chauds qui requinquaient ma terre – les oiseaux par dizaine venaient se reposer à l'abri des bosquets que j'y avais plantés.

À présent je contemple l'œuvre d'une vie, et il ne reste ici qu'un tas de paille fumant. L'odeur est si puante que tout à l'entour fuit. Les vers y ont crevé ; je suis seul à ma porte... Je constate en pleurant qu'il n'y a rien d'ami ; rien de beau ni de tendre. Mes vers l'étaient pourtant... Se peut-il qu'aveuglé par mes jolis sonnets je n'ai pas remarqué qu'au fond je me trompais ?

Maintenant que je suis las, sans plus d'arbres ni de fleurs ; sans jardin, délaissé ; maintenant que mon cœur

saigne et que mes yeux sont secs de trop avoir pleuré, se pourrait-il dès lors que je devienne poète ? Se peut-il que la source où s'abreuvent mes écrits soit le sang de ma terre et non ses jolis fruits ? Que des noirs souvenirs reclus dans les ténèbres une envie de créer reconstitue sa sève ?

Admiré jusqu'alors pour mes gentils poèmes je deviens désormais le paria, le damné. Reconnu jusqu'ici comme un savant rimeur je finirai maudit, noyé par le malheur. Je finirai maudit, mais j'aurai essayé – toute ma vie durant d'arracher à la mort les plus doux des baisers.

30 mars 2010.

Dentellière du vide

J'aime les artistes dont le cœur illumine le geste
Sans cesse renouvelé, sans cesse réinventé
De projet en projet il vont et nous transportent
À l'orée d'un envers nous découvrent la vie
L'envie sourde et muette où s'entrouvrent les portes

11 mars 2010.

Libations

Une poésie s'offre à toi, sauvage et brutale comme aux premiers instants. Elle ouvre sa gueule de géante pour engloutir les nuages, l'aurore, les vents et le couchant. Elle se nourrit de toute la matière ; elle est anthropophage, comme toi.

Cette poésie redessine les visages. Des yeux verts ou bleus, marrons, noirs, scintillants, emplis d'espérances vaines. Des yeux gris refoulés par la nuit, encore chauds des brumes effacées ; reconnus, par hasard – affolés.

C'est une fleur de voyage. Tendue vers l'horizon, tournant d'inquiétantes pages, elle vérifie les armes et prépare les potions. Rien ne peut la dompter – rien ne construit sa cage.

Rien ne peut la troubler. Pas même ces doux mirages qu'on vit sans y penser ; au charme désuet, aux larmes à peine voilées. Pas même ces tristes rires, ou la bête qui se terre. Rien ne peut l'affaiblir ni la déboussole.

Cette poésie sortie de nulle part et qui va n'importe où – cette plante carnivore –, qui pourrait l'arrêter ? Que des pensées la frôlent, d'un coup elle les dévore. Une idée, une envie, une colère, un souci ; tout sera digéré.

Regorgeant de lumière, elle projette des ombres sentinelles des enfers – Elle fabrique les mondes d'où se pendront les anges :

Des cités déchirées aux frontières éphémères ; érigées dans le sang, conçues dans la poussière. Des châteaux pris en terre comme des herses rouillées. Des plaines stériles aux yeux secs. Un soleil de plomb.

L'enfant qu'on perd. Le beau, le moche, la lie, le laid, le sale, l'oubli. Des pluies gorgées de fiel. Des vents chargés de grêle. – Le manteau carnassier du temps, la faille originelle, le cratère, le volcan...



Ce qui chancelle puis s'égare, je le dépose aux pieds charmants. J'arrose enfin ces corps brûlants, et que leurs lèvres poussent au ciel. À la chaleur de mes soleils, je te dédie ces libations.

11 avril 2010.

L'amour imaginé

Les corps crus

Longtemps nous nous sommes promenés dans les méandres des corps crus, aux frontières du doute, dans des coins où l'on ne savait plus faire sens. Nous y avons rencontré ces fruits rares dont aujourd'hui encore nous ignorons le nom. Parmi les lignes de fuite qui s'échappaient de toute part, nous posions les pieds au rêve comme les marins reviennent à terre. J'accrochais mes lèvres au placard, et les oubliais jusqu'au prochain réveil.

Quand nous arpentions ces drôles d'espaces qu'on n'aperçoit qu'au moment d'en découdre, des odeurs de sel et de roche couraient à l'aventure nous chatouiller la gorge. Ou bien était-ce le fourbi grouillant des atomes dans lequel nous aimions avancer ?

Je me souviens de la couleur des cendres lorsque tu disparus pour mieux en renaître, de cette prison lumineuse d'où je pouvais rentrer. Je revenais aux fenêtres fragiles des songes par ces passages inventés. Longtemps tu as gardé les secrets et les clés – la teneur de nos ombres.

*Longtemps tu traças le chemin de nos rêves
Longtemps j'y marchai pour mieux t'y retrouver
Longtemps je me perdis aux appels de tes lèvres
Longtemps ces retrouvailles nous aurons consolé*

Nos corps crus à présent veulent partir en fumée ; qu'il ne reste d'avant qu'une odeur douce-amère, et le goût persistant d'une carte effacée. Nos corps crus sont couchés aux portes de l'enfer. Nos corps crus à présent ne demandent qu'à brûler.

17 décembre 2010.

Ma sorcière

On la rencontre au fond d'un bar
À genoux sur un verre
Elle rit

Les joues brillantes
Pleines de mystère
D'envies

Elle croasse et crisse
Sous les lanternes
Éprise

Ses flammes assèchent
Ses yeux dispersent
Tous les regrets

Elle joue à terrifier
Le temps qu'elle torture
Sur une pierre

Elle jure aux tonnerres
Jette des sorts
Griffe les airs

Ses reins fébriles
Repeignent l'aube
De tons subtiles

Ces riens qu'elle traîne
Sursauts du vide
Ces riens habiles



On la rencontre au bar hasard
Cheveux défaits
Éclairs en fête

Les bras s'enroulent
Poitrine au vent
Lèvres offertes

« ¡ Soy una bruja ! » dit-elle
Personne ne la croit
Mais sa voix est si belle...

« ¡ Soy una bruja ! » dit-elle
Le visage plein d'étoiles
Les mains sur les oreilles

« ¡ Soy una bruja ! » pleure-t-elle
Et sur ses joues
S'arment des perles

*Je sais ce que tu es
Je sais ton émoi et tes rêves
Je sais...*

« Tu es une sorcière » entend-elle
« Je suis une sorcière » murmure-t-elle
Je sais ce qui frémit en-deçà

Juste un souffle dans la nuit
Comme une herbe grisée
Dans mes bras elle s'endort

« Tu es *ma* sorcière... » entend-elle alors
Et je m'allonge auprès d'elle
Pour la vie

– Tous les démons se donnent rendez-vous au sommeil

26 avril 2010.

T'ai-je dit ?

Que les femmes adorées en deviennent toujours belles
Que les femmes rencontrées sont autant de soleils
Qu'au présent qu'au passé le futur nous rappelle
Que l'amour est multiple et le sont celles que j'aime !

9 janvier 2011.

Regrets

Nos cœurs à tout jamais enfouis dans la poussière
De nos amours perdues chahutent aux quatre vents

Tu m'offrais tes quinze ans et je n'ai su qu'en faire
On est bien trop sérieux quand on a dix-sept ans

27 juin 2010.

Amants au large

Si nos vies se rejoignent, qu'on y presse le passé,
qu'à nous deux en secret, silencieux et discrets, on se
met à rêver, alors...

Si j'écarte tes jambes que tu ouvres les lèvres
Si mes yeux te quémangent ton visage m'éblouit
Si ma langue peint de toi que ton cœur se relève
Si mes mots se raniment par ton sexe insoumis

Pour une caresse offerte que tu dances sur la nuit
Pour le jour retenu tes cheveux qui s'emmêlent
Pour l'odeur d'un plaisir que tes mains se dénouent
Pour cet autre mirage qu'à présent tu rougis

... dans l'infinie solitude qui nous lie, par-delà
l'ombre des années, malgré ces ponts infranchissables ;
alors, nous saurons l'autre – aimé.

29 septembre 2010.

Si je pars

Et si je pars...
Si je pars sans te voir
Sauras-tu dans le noir
Dans le noir me quitter ?

Si j'espère un regard
Un regard désiré
Si j'appelle ce regard
Sauras-tu le garder ?

Si je vole un baiser
Un baiser pour te plaire
Si je t'offre un baiser
Sauras-tu t'en défaire ?

Si jamais dans ma traîne
On entend rire les vents
Le murmure des sirènes
Sauras-tu résister ?

Si ma main fait des siennes
Comme une enfant gâtée
Si ma main frôle la tienne
Sauras-tu l'empêcher ?

Si j'approche un mystère
Pour l'aimer sans manières
Et d'un coup me refaire
Et d'un coup le renier

Si je vis comme on meurt
Dans des ombres passées
Qu'à l'étreinte des rêves
Je rappelle ces années
Sauras-tu pardonner ?

Si je pars sans te voir
Que les dés sont jetés
Si je pars sans espoir
Au détour d'une trêve

Si je fuis dans le noir
À l'aurore de mes doutes
Si je fuis sans histoires
Pourras-tu bien plus tard
Bien plus tard m'oublier ?

12 septembre 2010.

Longtemps mon amour s'est tu

Le jour nouveau qui t'éclaire prend mille détours
pour ne pas m'affoler.

J'aperçois des formes inventées aux aubes de ve-
lours sous un drap de lumière.

Des orages de couleurs crépitent en larmes immor-
telles.

Les pluies torrentielles me ravissent de terreur.

Des joies à la dérive, insouciantes, bercent l'avenir
qui s'éveille.

– C'est en suivant tes lignes de fuite que je trouverai
les chemins du tonnerre...

Longtemps, mon amour s'est tu.

20 juillet 2010.

L'avenir dure longtemps

À l'astre idéal où mon regard se posa
Se nourrissent fragiles et précieuses
Toutes les aubes heureuses et le jour naissant.
Rien qu'un seul de ses mots saurait bien me guérir
Ignorant et ses peines et mauvais souvenirs si
Daignant revenir par la main elle me prend

À l'autre bout du temps où mon cœur chavira
Se sont réenchantés nos amours et les rêves
Tout ce qu'on écrivit enivrés par le vent.
Reste en moi ce parfum suspendu au désir
Innocent et paré de son joli sourire qui
Du plus beau des abîmes doucement me répond

À cet ange vagabond pour lequel on s'aima
Se rappellent les caresses et nos secrets plaisirs
Timides et maladroits ils bruissent et nous attirent.
Rescapés des enfers ils se laissent attendrir
Inventant des couleurs rapprochant des frontières ici
Dans l'horizon bleuté qu'un souffle neuf étend

À la mer se déverse ce qui nous emporta
Sans pouvoir s'arranger du cortège de nos larmes
Trop d'envies rejetées écorchées qui se meurent.
Reste le goût mêlé des langues sur le bonheur
Îlot caché d'une mémoire entrouverte qui
Découvre nos visages mais – n'est-il pas trop tard ?



Au combat mon amour, au combat se verra
Sous la pulpe d'étranges et sublimes revirements
Terrassé le dragon et nous serons debout.
Rassurés conquérants nous pourrons nous aimer
Ici-même au présent je te dirai « Merci »
De vouloir avec moi ce devenir promis – l'avenir
qu'on nous rend

3 juillet 2010.

La tranche du temps

Tes lèvres caressent mes joues comme une larme
Mon visage pleut de tes baisers
Pendant que tes cheveux crépitent
Je sens ton corps qui se dévoile
Et sous nos lierres qui s'entremêlent
Une terre secrète se repeupler

J'apprends ta langue comme on sait une étoile
Quand ton regard danse dans son immense traîne
Quand tes regards s'élancent et lentement m'étreignent
– Tes yeux me pressent aux souvenirs

Ces ombres qui s'offrent à ma porte
Ces ombres qui souffrent de s'aimer
Ces mots secrets que tu emportes
Ces petits bouts d'envie blessée

Bien que tout bruisse
Bien que tout tonne
Qu'au feu l'on souffle
Qu'au feu l'on sème
Au feu l'on rit de s'embraser

... Et pour nos rêves qui s'illuminent
Tous mes matins sont à tes pieds



*Tout près de nos cœurs qui d'avant cicatrisent
Cette blessure ouverte sur la tranche du temps...*

29 juin 2010.

M'entendez-vous ?

Quand nos mains battront l'air au rythme des pensées
Que des mondes prendront forme au creuset de nos
gestes

Sur les ondes créatrices, en mouvement, malmenées
En cortège surgiront les sirènes rouges offertes

Leurs cheveux d'algue douce enroulés aux poignets
Le regard affûté aux allures de panthère
La queue battant rageuse des reflets désolés
La bouche ouverte en route vers les étroites contrées

Aux chemins étourdis, évanouie sur la roche
La lueur des étoiles parlera sans détour
Elle dira la violence et l'envie de renaître
Elle dira où s'en vont les idées sans retour

Quand nos lèvres prendront la mesure des non-dits
Que les mots jailliront dans leurs habits de rêves
À l'aurore épanouis après une mue discrète
Se joueront d'être tout comme on rit d'être bête

Que par salves contrôlées d'humeur triste et muettes
Les sirènes du passé balaieront des eaux troubles
Ce qui d'aimer un jour s'est lassé pour toujours
Comme on brûle un plaisir à jamais oublié

Lorsque nos mains aveugles pétriront de l'espace
Qu'une parole nouvelle de ses rires enjôleurs
Cognera aux endroits où la chair nous sépare
Qu'entendez-vous alors aux frontières de l'écoute ?

Lorsque sourd et muet, blessé sans avenir
Un visage inconnu vous rendra vos sourires
Saurez-vous deviner au parcours de mes mains
Les désirs déchirés que les vents vous apportent ?

Lorsque muet et sourd, le regard plein de doutes
En gestes incertains je dirai ma déroute
M'entendrez-vous alors marteler à la porte ?

28 mars 2010.

Ce beau jardin

Ce matin, dehors il neige. Ou bien est-ce dedans ? J'ai pris mon parapluie contre la neige. Un parapluie d'idées et de couleurs sur lequel tout se transforme et retombe en rires comme de longs cheveux clairs.

Ce matin, je regarde le ciel. J'ai fait des trous dans la toile pour atteindre l'autre côté. Par ces trous viennent d'infimes flocons encore tout frais des nuits de courants d'air. Ils disparaissent à mon visage, coulant comme de petites tendresses. Vraiment de tout petits flocons, faits de petites ivresses.

Ce matin, j'ai envie de rire en regardant le parapluie percé. J'ai envie de rire, et ne fait que sourire. Rire n'avance à rien quand on est seul. Je souris parce que je ris *en-dedans*. Parfois, en-dedans, je ris à chaudes larmes. Parfois les flocons ne glissent pas sur ma peau – ils parlent. Puis ils plongent au fleuve bouillonnant dans lequel je me lave.

Ce matin, rien n'est plus comme avant. Simplement assis là, devant ce jardin couvert de neige, je profite des instants que tu me donnes, à rebours. Je profite des instants que j'ai aimés hier et qui résonnent en moi comme une longue note. Je profite de ton visage qui s'est lové tout au fond de mon crâne. Je profite de tes mains, qui s'agitent doucement. Tes mains qui se couvrent de neige, elles aussi, ce matin.

J'ai des parapluies plein la tête, d'un peu toutes les couleurs – que tu sais faire naître. Des parapluies qui

protègent je ne sais plus quoi, contre je ne sais plus qui.
De tout petits parapluies que j'aménage sans relâche
pour que ton amour s'y prélassse.

Ce matin, dans le jardin, il gèle. Je me réchauffe en
pensant qu'un jour tu étais là et qu'un jour, peut-être, tu
reviendras. Ici ou ailleurs, avec ou sans moi, ce beau
jardin, c'est toi qu'il me rappelle. Ici ou ailleurs, ces
neiges éternelles, ces battements sourds, mon cœur, ils
sont ta voix. Ici ou ailleurs – tu es partout chez toi.

Ce matin, par terre sur la terrasse, j'ai froid. Tu n'es
plus là, et je baisse la tête. Ces flocons tristes sur mes
larmes, comme des étoiles, ce sont tes jolis yeux qui
brillent au soleil. Et sur tes lèvres, par ton sourire, la
neige qui sculpte nos souvenirs – à venir ?

29 décembre 2010.

Ménage de printemps

La chevauchée sauvage des crépuscules m'étreint lorsque sous tes regards l'Un et l'Autre et le Deux s'en reviennent des enfers. Ces histoires qu'on raconte au murmure de la mer, rescapés sur la grève aux troubles équinoxes. Ces histoires de rencontres et d'éruptions salées, quand le voyage est route et que l'envie t'y berce.

Je t'invente et ton ombre à mesure qu'elle s'emporte te dilue – vagabonde. Elle te blesse et s'éprend sur des corps sans contours. Aux odeurs persistantes comme des printemps joyeux, ce flux mauve et chantant, le torrent et l'absence, des sourires qui se terrent, la beauté et l'écume, l'enfant fou et ses doutes. En passant la frontière, l'ancre et la polaire abysse.

Je t'invente la douceur des riants souvenirs. Les choses qu'on y entrouvre, les mains qu'on sait offertes, le soleil engourdi – sa nucléaire déroute. D'un geste ailé aux lents frissons ; du noir désir aux rêves muets ; sous les voiles ocres de ta magie, je redessine de longs baisers – comme on balaie devant sa porte.

9 mars 2010.

Le baiser

J'ai gardé sur mes lèvres
L'empreinte de ce soir
Où paumés, dérisoires
Nous nous sommes enlacés

Le bruit branque des guitares
Et cette sourde odeur
Le voile bancal des ombres
L'albatros à son cri :

« Je me traîne, je m'entraîne
Comme on brave les secondes
Comme on bave, comme on tombe
Comme l'esclave émâcié »

« Je t'étréenne, et ma traîne
Aux sons doux encerclée
Fait de plis mille détours
Pour ne pas te blesser »

Par nos mains étonnées
Qui sculptèrent le décor
Nos désirs embrasés
Ne cessèrent d'appeler

De ces pluies abattues
Aux étranges chaleurs
Le parfum brut du temps
Aura su nous bercer



J'ai gardé de tes doigts
La trace de mon visage
Cette carte oubliée
Que tu as emportée

J'ai gardé de tes yeux
La vision d'un passage
Que je prends chaque nuit
Pour mieux nous retrouver

28 novembre 2010.

Peut-être

Dans ton soleil
Tu me berces
Comme un enfant
Nu

Têtu
Muet
Animal replié
À la chaleur de tes seins
Jouant à la surface de ta bouche
Je bois
Comme à la première heure
La tiédeur rassurante
De tes lèvres

Tes baisers
Portent
Jusque sur les hauteurs
Le bonheur que tu convoques
Laisant
Peut-être
Près de leurs traces
Place à une nouvelle ère

17 janvier 2011.

Durant tout ce temps

Très doucement
J'entonne un cri
Muet

J'irradie ma peau
Mes yeux
Ma bouche

Petit à petit
C'est tout mon être
Qui t'est
Sans jamais pouvoir le dire
D'une infinie reconnaissance

Petit à petit
C'est tout mon être
Qui murmure
Aux frontières du regard
D'impossibles envies

Sauve-moi
Sauve-nous

*Durant tout ce temps
J'ai désappris à aimer*

20 janvier 2011.

L'amour imaginé

Sur tes lèvres offertes
Se révèlent des mystères
Des émois effacés
Qu'on n'a pas su défaire

Une mèche en cavale
S'échappant vers ta nuque
En glissant sur ta joue
Me sourit sidérale

Pour tes yeux embrasés
Je veux tenter encore
Jusqu'à l'aube étonnée
Jusqu'aux dernières lueurs

Pour nos visages qui saignent
À ces amours déçues
Nos passés s'en reviennent
Et s'émeuvent d'être nus

Je n'ai que toi encore
Et ta voix qui me berce
Se repose chaque fois
Aux instants suspendus

Je défais puis reprends
À l'orée de ta bouche
Les désirs avortés
De maîtresses disparues

Je défis et délaisse
Aux confins de ta couche
Les ardeurs attendues
Et la nuit qui se meurt

Tu es l'Autre et l'étrange
Au sortir de nos doutes
Tu convoques les envies
Tu conjures les silences

Tu es belle et parfois
Sans pouvoir te parler
Je dépose sur ton corps
De lointains souvenirs

Tu es belle et pourtant
Sans savoir qui tu es
Il me faut t'avouer
Mon amour aveuglé
– Il me faut murmurer :

*Au profond de tes yeux
À l'abîme de ta gorge
Par les vents et marées
Tu n'as rien à gagner
Je n'ai rien à donner
Il me faut t'avouer
Que j'ai rendu les armes...*

Mais tu sembles vouloir
À tout prix l'ignorer
Et me donnes à l'envi
Les plus doux des baisers

– Saurai-je un jour t'aimer ?

1^{er} février 2011.

Table

Topographie du moi **11**

Personne ne me suis.....	13
Ton ombre, à présent.....	15
L'ombre.....	17
Cette raclure.....	18
L'étrange nécessité.....	20
Au père que je n'ai pas été.....	21
Mes jours et mes nuits.....	22
J'ai jeté tous mes livres.....	25
Rien n'est plus.....	28
Ce que je suis.....	29
Topographie du moi.....	31

Les évasions du vent **33**

Sait-on ?.....	35
L'existence à plein temps.....	36
Un sourire sur le temps.....	37
La grande bataille.....	38
Le charlatan gourmand.....	40
Nouveau départ.....	42
Ce qui croît.....	43
La pensée vagabonde.....	45
Que le silence.....	47
Rémanence.....	49
Dernier recours.....	51
In velo veritas.....	52
Les évasions du vent.....	53

Libations **55**

À distance.....	57
L'inspiration.....	58
Nos monstrueux enfants.....	59
Offrandes.....	60
Ah ! l'humour.....	61
Le réveil du poète.....	62
Dentellière du vide.....	64
Libations.....	65

L'amour imaginé **67**

Les corps crus.....	69
Ma sorcière.....	71
T'ai-je dit ?.....	74
Regrets.....	75
Amants au large.....	76
Si je pars.....	77
Longtemps mon amour s'est tu.....	79
L'avenir dure longtemps.....	80
La tranche du temps.....	82
M'entendez-vous ?.....	84
Ce beau jardin.....	86
Ménage de printemps.....	88
Le baiser.....	89
Peut-être.....	91
Durant tout ce temps.....	92
L'amour imaginé.....	93